

Les mémoires de M^{me} Thérèse BOULY Mon exode de mai 1940

Les écrits ci-dessous sont les propos authentiques qui m'ont été rapportés après plusieurs entrevues avec M^{me} BOULY. Celle-ci, après une relecture de son récit, m'a autorisé cette publication.



Photo : Jean Pierre PARANT

Le 1 janvier 2013, M^{me} Thérèse BOULY décédait dans sa 90^{ème} année.

Avant de commencer le récit de ce que fut mon exode de mai 1940, je désire rendre un hommage aux Anciens Combattants de 14/18 et particulièrement à mon père.

Mon papa, Eugène DUVAL a fait la guerre 14/18. Il a connu l'exode et tous les méfaits de la 1^{ère} guerre mondiale. Mobilisé avec la classe 1916 il a fait ses classes à Pontivy en Bretagne. Par la suite il est versé au 42^e Régiment d'Artillerie de campagne, 4^e division de Sedan dit « le sanglier » ayant pour emblème cet animal où il occupe la fonction de brigadier maître pointeur au sein de ce régiment.

Il fut décoré de :

- **La médaille militaire.**
- **La médaille de Verdun.**

Pour ses quatre séjours sur les différents secteurs du front.

Il reçut pour ses états de service :

- **La croix de guerre avec deux citations :**

- 1) Cormicy dans la Marne en 1917.
- 2) Attaque de Champagne en 1918.

Il fut gazé et blessé à la tête par un éclat d'obus au Fort de Douaumont en 1917.

Il fut également présent sur les combats de la Somme et de Craonne.

Fleury-devant-Douaumont,

La chapelle "Notre-Dame de l'Europe" fut construite après la guerre sur l'emplacement de l'ancienne église du village.



Photo : JP le Padellec

Fleury-devant-Douaumont, petit village sur le front, fut totalement détruit au cours de cette guerre puis reconstruit par la suite sur un autre site que celui de 1914. Mon papa en exécutant les ordres de ses supérieurs a pointé la bouche de son canon vers ce village. Il fut félicité par un de ses chefs pour la qualité et la précision de ses tirs, en ces termes « DUVAL tu as fait du bon travail ». Il reçut une citation pour ce fait.

La guerre terminée il fait partie, comme de nombreux anciens combattants, de l'U.N.C et en devient le trésorier. Il parlait peu de cette période et de son passage sur le front, hormis lorsqu'il se retrouvait avec d'autres anciens, Eugène LAJOIX, Julien PIGNEL, Damas DAQUET pour ne citer qu'eux.



Source : M^{me} BOULY

Cette photo date de 1936/37. Le lieu je ne m'en souviens plus. Je l'ai prise lors d'un voyage à Verdun, organisé par M. CALAIS Président de l'U.N.C d'Abbeville. Sur celle-ci on reconnaît sur la droite avec le béret, mon papa Eugène DUVAL, au milieu M. Emile LEROY, sur sa droite M. Damas DAQUET et à l'extrême gauche M. Hubert DAQUET.

Pendant notre itinéraire nous nous sommes arrêtés dans la commune de Fleury-devant-Douaumont. Que d'émotion, que de souvenirs devant la stèle «ICI FUT FLEURY» érigée à l'endroit même où existait l'ancien village.

La stèle sur le site de Fleury-devant-Douaumont.



Photo JP le Padellec

Ceci est mon petit rappel pour le **souvenir, le respect et à la mémoire** de tous les anciens combattants de la guerre 14/18.

Mon exode

Août 1939

A Huppy on n'imaginait pas de ce qui allait se passer. La guerre est déclarée et mon père était encore mobilisable. Il est parti trois jours à Abbeville pour le recensement des chevaux pour les besoins de l'armée. Il est ensuite renvoyé dans ses foyers mais reste mobilisable.

Mai 1940

De la déclaration de la guerre jusqu'au 10 mai 1940, tout est d'un calme plat. On a parfois des nouvelles. On sait que l'on se bat sur le front, loin de Huppy. Cela passe inaperçu. Après le premier bombardement d'Abbeville c'est là que le malheur arrive. A partir de cette date, mes parents hébergent deux familles d'Amiens et une d'Abbeville. Un des messieurs a une voiture et repart tous les jours vers Amiens pour son travail.

Le 20 mai vers 17 heures, des amis arrivent d'Amiens et nous disent qu'il faut partir. Les allemands sont près de cette ville. La seule radio que l'on écoute à l'époque nous dit : les allemands sont dans le Nord du côté de Dunkerque ou sur la frontière Belge. C'est papa qui prend la décision de quitter Huppy. Pour lui, il est hors de question qu'il soit fait prisonnier par les allemands. En une demi-heure de temps, il prépare le chariot, deux chevaux et m'envoie en bicyclette chez mes grands parents rue là haut pour leur dire de se préparer pour le départ. Il nous faut maintenant quitter la maison, ouverte à tous, les animaux gros ou petits et les volailles. Exception faite pour nos deux chiens qui feront partie du voyage. Mes grands parents arrivent avec la charrette de marché attelée à «bijou» le cheval. Dans celle-ci, des matelas, un peu de linge, une voiture d'enfant et du ravitaillement principalement, pour les chevaux. M. et M^{me} PEUVREL, réfugiés d'Abbeville, avec leurs deux enfants en bas âge, nous rejoignent également. De notre côté, maman prépare un bidon à lait de vingt litres rempli d'œufs enveloppés à la hâte, une cruche de beurre, du pain, des biscuits, du sucre, un réchaud à alcool. Avant de quitter Huppy nous recevons encore beaucoup de personnes évacuantes qui venaient du nord de la France ou de la Belgique. Le convoi est maintenant prêt. Il est composé d'une bonne douzaine de personnes. Papa en tête mène le chariot avec nos deux chevaux boulonnais blancs. Derrière, ma grand-mère avec son cheval attelé à la charrette de marché. A l'arrière de celle-ci est accroché mon vélo. Les amis d'Abbeville ont, eux aussi, ficelés autour de la rehausse les brancards de leur petite charrette. Celle-ci contient le peu de ravitaillement qu'ils ont réussi à prendre à la hâte.

A 18 heures, nous partons. Sur la route, voitures d'enfant, baladeuses, brouettes, voitures à cheval et très peu d'automobiles. Notre objectif la Normandie et si possible, passer la Seine au plus vite. On espère que nos soldats français arrêteront la progression allemande sur la Somme. Toute la nuit nous marchons direction les Andelys. Notre premier arrêt est dans le village de Le Caule-Sainte-Beuve.

Le lendemain, nous repartons vers une seconde et nouvelle étape La Feuillie. C'est à cet endroit que maman, voulant faire chauffer de l'eau pour le café avec le réchaud à alcool, est brûlée à la main. Celui-ci n'étant pas froid prit feu en l'allumant. Elle fut soignée dans un hôpital militaire (je ne me rappelle plus de l'endroit). On dormait dans les étables ou dans les pâtures sous les pommiers. C'était le mois de mai il ne faisait pas froid. Après 1 ou 2 jours de repos, papa décide de passer la Seine ce qui est fait aux Andelys le soir tombant. Notre optimisme, de savoir les allemands stoppés dans leur progression et obligés de reculer vers le nord, est de courte durée. L'on croise beaucoup de nos soldats recherchant leurs régiments, sans fusil, sans munition ne sachant où aller. Voyant ce spectacle de notre armée en débâcle, papa est désespéré.

La Seine franchie, notre direction est à présent la ville de Dreux. Nous évitons les grandes routes pour ne pas être repéré par l'aviation allemande. Avec les chevaux l'on ne fait pas plus de 20 à 25 kilomètres par jour. Au fil des jours, de notre parcours et suivant nos arrêts on nous donne des nouvelles reçues par la radio. C'est ainsi que nous apprenons qu'Abbeville est tombé aux mains des allemands. Notre périple continue kilomètre après kilomètre. La flèche de la cathédrale de Chartres nous redonne du courage. Avec nos chevaux il n'est pas question d'entrer dans les villes. Mon père s'arrange pour trouver de préférence un petit village pour passer la nuit.

Nous nous retrouvons à Bonneval. Nous sommes accueillis chaleureusement par le maire et son épouse. Tous les soirs ils nous offrent la soupe et les légumes à volonté. Les chevaux sont nourris également. Pour ne pas être en reste avec ces gentilles personnes, mes parents et nos amis effectuent des travaux de couture des sacs à grains en vue de la prochaine moisson. Le soir, on allait à l'église. Il y avait l'office pour les soldats et les réfugiés. Je crois, si mes souvenirs sont exacts, nous sommes restés dans ce village une petite semaine. On vivait et dormait dans la paille du hangar près de nos chevaux. Le peu d'information que l'on avait, était l'avance allemande vers le sud.

Nous repartons en direction de la Loire après un passage près de Vendôme exactement dans le village de Haie de Champ. Une grand-mère seule nous reçoit à bras ouverts. Nous y restons quelques jours et toujours peu de nouvelles ou contradictoires de ce qui se passe.

Nous voilà maintenant en route pour passer la Loire à Chaumont sur Loire évitant les grandes villes de Blois et Tours. Une file incroyable nous attend. Il faut plus de deux heures de patience pour franchir le pont. Enfin nous nous retrouvons sur la route de Loches. Papa veut toujours être de l'avant mais nos chevaux commencent à être fatigués. A un kilomètre à vol d'oiseau de Chaumont sur Loire, papa remarque une ferme isolée. Nous y sommes bien accueillis. Les chevaux sont à l'écurie sous le hangar. Mon père avait pour habitude de mettre une couverture sur leur dos afin qu'ils soient moins repérables en raison de leur couleur. A peine installés dans l'étable, deux avions Italiens mitraillent le pont sur lequel nous étions passés une heure avant. Quelle chance pour nous. Les pauvres gens, tués, blessés, apeurés. Des blessés viennent vers nous pour avoir du secours. Je revois encore un homme seul, ayant perdu les siens, sa valise percée de balles, le bras en sang, nous racontant les détails de ce mitraillage, tous les morts et les blessés agonisants sur le pont. Maman lui fait un pansement provisoire en attendant l'arrivée des secours. Le lendemain matin, nous repartons. Papa ne voulant plus rester près de ce lieu dangereux.

Après quelques étapes nous arrivons dans la Vienne à La Puye près de la Roche-Pozay. Cela fait maintenant cinq semaines que nous avons quitté Huppy. Nous ne sommes plus que dix personnes les autres ont pris des trains en cours de route.

Commence alors une nouvelle et ultime étape pour le lendemain. Sera-t-elle la dernière ? Nous sommes le 23 juin 1940 (date anniversaire de maman). Un attroupement se fait autour de nous lorsque nous arrivons sur la place face à l'hôtel de ville de Chauvigny. Des évacués de la Somme sont là, eux aussi, et nous regardent les yeux ébahis. Tant de kilomètres nous séparent de notre Picardie. Ne pouvant rester dans ce bourg, on nous dirige vers Bois Sénébault. Deux fermes peuvent nous loger et également accueillir nos chevaux. Mes grands parents logent dans l'une d'elles, mes parents et moi dans l'autre. Ce sont de toutes petites exploitations, quelques hectares de terre, dont les propriétaires vivent pauvrement. Ces gens partagent leur repas avec nous. Quelques jours après notre arrivée, nous recevons l'information. Le Maréchal PETAIN a signé la fin des hostilités. Quel soulagement, mais hélas Nous étions vaincus.

Je revois encore le premier soldat allemand en moto que j'ai croisé à Jardres en revenant de chercher le pain. Quel regard et quelle image je garde de ce premier contact avec l'envahisseur. Aucune nouvelle de Huppy. Tous les jours, voire plusieurs fois par jour, on se déplace à l'hôtel de ville de Chauvigny pour avoir des informations. Papa ne veut pas repartir. Pour mes grands parents c'est le contraire. Les jours passent et nous apprenons que nous sommes à 1.5 kilomètre de la ligne de démarcation, en zone libre. Pendant notre exode dans la Vienne nous quittons Bois Sénébault pour Le Breuil hameau de Chauvigny. Sachant qu'il y a là-bas une maison vide et de meilleurs locaux pour nos trois chevaux. Papa et mon grand père font la moisson avec nos chevaux. La ferme qui nous accueille n'a qu'un cheval et deux bœufs pour travailler. Moi, j'étais jeune et gâtée de tout le village, une centaine d'habitants. Dans la journée, je garde les chèvres (six) avec une grand-mère et une amie Lucienne un peu plus vieille que moi. Que de démarches ont été nécessaires pour revenir dans la Somme. Enfin mes parents décident de repartir. Mon père avait caché ses armes, au cas où, (carabine, fusil de chasse, cartouches, etc..) chez nos amis qui nous hébergeaient. Nos amis qui devenaient pour nous de la famille. Quelle confiance en ces gens que l'on ne connaissait que depuis si peu de temps. Papa leur avait bien recommandé d'enterrer ou de jeter dans la Vienne ces objets, si compromettants à cette époque, si un danger survenait.

Le retour vers Huppy.

C'est le 20 août 1940 que nous quittons ces braves gens pour revenir à Huppy. Notre retour fut beaucoup plus rapide. En cours de route, nous apprenons par des amis que nos maisons sont debout mais pillées. Pour notre retour, étant en zone libre, il fallait suivre l'itinéraire fixé par les autorités allemandes. Partis du Breuil, ensuite Chauvigny, la Puye, nous passons la Vienne à Châtellerault.

Maintenant je vais vous raconter une anecdote sur le passage de la Loire à Tours. Le pont avait été bombardé. Les allemands avaient mis en place un pont provisoire sur des bateaux avec un chemin fait de planches ajourées. Nos chevaux ne connaissaient et n'obéissaient qu'à mon papa. Quand vous connaissez la difficulté à mener des chevaux, qui de plus, sont sur un pont non rigide, de l'eau de chaque côté, le bruit des sabots sur les planches, vous imaginez la situation. Papa appréhendait beaucoup ce passage. Les deux soldats allemands, qui assuraient les passages, ont pris les brides de nos chevaux et en avant. Et bien vous

me croirez ou pas ces braves bêtes se sont laissées guider sans aucun problème par ces deux soldats. Pour finaliser tout cela, à cet endroit, la Loire fait une certaine largeur ce qui augmentait encore la difficulté. On a beau dire, il y a quand même quelque chose qui fait que les bêtes comprennent certaines situations.

Cet intermède terminé, nous passons par Châteaudun, Chartres et la Seine est franchie à Vernon. Notre retour vers la Somme est proche. Un dernier détour par Senarpont et c'est vers le 12 septembre 1940 que nous retrouvons Huppy. Je me souviens très bien de la date car j'ai eu mon anniversaire en cours de route.

Notre maison est debout. Il y a, heureusement, encore les murs, les fenêtres et les portes. La cheminée et le toit de la grange sont hors d'usage, touchés par des obus. Mais à l'intérieur les informations que l'on avait eues en cours de route, sur le pillage des maisons, s'avèrent exactes. Plus de matelas, le seul qui nous reste est celui que nous avons emmené, plus de vaisselle, plus de vaches, plus de volailles. Par contre tous les gros meubles sont là, si mon souvenir ne me fait pas défaut, avec deux chaises. Partout dans le village, c'est le même pillage.

Je remercie M^{me} Thérèse BOULY de son témoignage et du temps qu'elle m'a consacré.